

## La vie religieuse à Vincent-Froidesville, par Michel et Claudette Vuilloz

*Faisant partie des mémoires du village de Vincent-Froidesville, Michel et Claudette Vuilloz se sont beaucoup investis pour la vie de la commune, au niveau associatif mais aussi de l'église et de la vie religieuse. Si Michel ne peut plus aller ouvrir chaque dimanche les portes de l'édifice construit en 1845, Claudette participe toujours à l'entretien et à la bonne tenue de l'église, bien que les offices se fassent plus rares qu'autrefois...*

### La tradition orale

Lorsque l'on arrive au village depuis Bletterans, on voit une croix dans un pré : c'est une dame qui l'aurait fait dresser pour se souvenir du lieu où était l'église. Comme elle tombait en ruines, il a été décidé d'en faire une ailleurs en 1845, qui servirait à Vincent et Froidesville. C'est celle que l'on a encore maintenant. J'ai entendu dire par mon grand-père qu'autrefois les gens de Lombard venaient à la messe chez nous : il y avait une église à Lombard mais qui datait du temps des charbonniers, dans les années 1700 et quelques, mais il n'y avait pas de curé. Les gens passaient par les vignes pour venir, et les années de sécheresse on voyait leur passage.



Quand ils ont fait l'église, j'ai toujours entendu dire par mon grand-père, qu'il y a eu dix-sept coupes de chêne pour payer la construction et pour consolider les fondations parce que c'était des marais. C'est des gars de Lombard et Sellières qui ont fait l'église. Autrefois, il a dû y avoir des religieuses là-bas parce que le lieu-dit c'était « le Couvent » mais ça remonte à 1700.

La croix dans le pré, on a essayé de déchiffrer ce qu'il y a dessus avec notre nièce et on a lu « Chalon Arlay ». J'avais entendu dire que dans le temps, il y avait un comte à Vincent, vassal du château d'Arlay et que « Le bois d'Arlay », c'est le comte de Vincent qui l'a perdu aux cartes. 120 hectares !

Ce sont des choses dont on se rappelle, que nos grands-parents nous ont dites. Mon grand-père était de 1871. Il m'a aussi raconté que les Vuilloz, c'est une famille qui est venue s'installer après la peste à Vincent : comme il n'y avait plus d'habitants, ce sont des Savoyards qui sont venus peupler le village. Un jour que j'étais en Suisse, un douanier m'a demandé si j'étais du Valais parce qu'il y avait plein de Vuilloz. C'est preuve que l'on a une origine là-bas.

### « J'étais enfant de chœur »

Mon grand-père s'occupait beaucoup de l'église : il a été chantre pendant toute sa vie. A quatre-vingt-dix ans, il chantait encore le « Minuit chrétien ». Moi je m'en suis occupé pendant quarante et un ans. J'allais ouvrir le samedi et le dimanche, je préparais pour les enterrements, je sonnais pour les messes aussi. Mais il faut dire que j'ai commencé jeune : j'étais enfant de chœur. Nous étions une dizaine, que des garçons, à l'époque les filles n'avaient pas le droit. On commençait après la communion privée, vers 6-7 ans jusqu'à 14-15 ans. On participait à la vie du village et de l'église. Tous les matins pendant une semaine et par roulement, on allait servir la messe à 7h30, avant l'école, à pied : il ne faisait pas chaud l'hiver à 7h30...

Quand il y avait un enterrement, le curé venait nous chercher à l'école et l'instituteur nous lâchait. Je me souviens être aller chercher des morts aux Charbonnières avec le curé, le cheval et le corbillard noir à rideaux. On servait les baptêmes aussi, les mariages. Lorsque l'on raconte tout ça à nos petites-filles, elles n'y croient pas.

### « Tout le monde suivait »

Je me souviens que nous, femmes et filles, n'avions pas le droit d'aller à l'autel, ni de monter au chœur. Ce n'est pas si vieux... Il y avait deux chœurs de chant à Vincent : les hommes étaient derrière l'autel et les femmes vers la chaire. Les garçons des écoles s'asseyaient à gauche et les filles à droite. Le dimanche, en général, les hommes se mettaient au fond de l'église et les femmes sur les bancs mais certaines familles avaient leurs places réservées et les louaient : on voit encore des petites étiquettes avec le numéro du banc et le nom de la famille. On payait notre location pour la Sainte Agnès, patronne de Vincent : c'est le cousin de mon mari qui s'occupait d'encaisser la place de banc. Ça allait dans la caisse de l'église, pour l'entretien. Il ramassait aussi pour le curé du vin, des patates, tout : les gens le nourrissaient pour l'année.



Pour la Sainte Agnès, le 21 janvier, les filles offraient le cierge ; pour le 15 août c'était les femmes et pour la Saint Nicolas, c'était les jeunes hommes.



Pour le 15 août, on allait en procession à l'oratoire, de l'autre côté de la commune, pour les vêpres. L'oratoire, c'est une Vierge dans un petit édifice en pierre. C'est privé maintenant mais c'est une famille qui l'avait fait ériger suite au décès d'un jeune homme. C'est entretenu mais c'était mieux arrangé avant. Et on faisait le reposoir ! On travaillait tous aux champs mais tout le monde prenait le temps de participer.

Il y avait un dais qui est toujours dans l'église que quatre hommes portaient et le curé était là-dessous. Il était porté aussi pour la messe du Sacré-Cœur le vendredi. On chantait, il y avait la bannière des filles, celle des garçons... Pour la Fête Dieu, on avait des corbeilles que l'on décorait, pleines de pétales de fleurs que l'on ramassait. Quelqu'un commandait avec un claquoir : lorsque c'était le moment, tout le monde s'arrêtait et on jetait des fleurs sur la route. Et les enfants de chœur n'étaient pas habillés n'importe comment ! Ils portaient la jupe rouge, le surplis blanc, une petite cape rouge. Et c'était noir pour les enterrements.

Pour le 8 mai et le 11 novembre, les pompiers allaient tous à la messe. Ils jouaient du clairon ou du tambour dans l'église puis au monument aux morts. Ils accompagnaient les enfants pour la procession de foi aussi. La plus grande messe de l'année, c'était les Rameaux ou la Toussaint : tout Froideville arrivait, à pied. Il fallait être courageux !

On ne croisait personne en chemin lors de ces événements : tout le monde participait et suivait. Les gens n'étaient pas éparpillés comme maintenant.

Il y a eu des veillées de Pâques grâce à l'abbé Blanc, dans les années 1959. L'abbé Blanc, il a fait du boulot !

## L'activité théâtrale

Et il y avait deux troupes de théâtre, grâce au curé ! Comme Lombard n'en avait pas, on était jumelé avec eux. C'est pour ça qu'en 1945 s'est construite la salle des fêtes de maintenant mais au départ c'était une salle paroissiale montée par le curé et les jeunes, bénévolement. C'est une dame qui avait perdu son fils en déportation qui a donné un bout de terrain pour faire cette salle : petit, je l'ai vu en friches et en marais. Nos parents allaient aider, la tuilerie Jacob de Commenailles fournissait les matériaux à pas cher. Ils allaient avec les chevaux ou les bœufs les chercher : l'Emile Jacob faisait un geste car des gens d'ici travaillaient à la tuilerie. On ne peut pas comparer avec maintenant...

On montait de belles pièces de théâtre, des pièces dramatiques en trois actes. Ça durait : ça commençait à 8h du soir et ça finissait à minuit ! C'était deux dimanches de suite, une fois les garçons, une fois les filles. Et on allait jouer ailleurs : à Commenailles, à Desnes, à Vers-sous-Sellières. On avait un curé qui aimait ça et des bénévoles pour nous emmener.

Il y avait du monde ! C'était plein à craquer ! On en a ramassé des sous ! On allait en voyage grâce à cela et la salle a été améliorée petit à petit. Au début, il y avait un fourneau à sciure au fond : on n'avait pas toujours chaud et ce n'était pas moderne. Il y avait des bancs et des sièges qui basculaient comme ça... C'est l'abbé Blanc qui les avait récupérés au cinéma Rex à Lons : il avait tout racheté. Ça faisait cent places et il y avait des bancs en plus. La scène ne se démontait pas et on avait un souffleur. Il y avait un rideau, plusieurs décors peints sur de la toile de jute qui s'enroulaient, les coulisses de chaque côté, une porte d'entrée dans le fond... Ça a tout été brûlé quand la salle a été refaite.

On passait du temps ensemble comme ça. Il n'y avait pas de télé, pas de cinéma... On faisait la connaissance de tous les gens autour.

### « On en a vu des choses »

Il y a quand même eu du changement : on en a vu des choses !

Il faudrait rechercher mais il y a eu longtemps à l'église un petit carnet rédigé par les gens de Vincent : à la fin de la guerre, quand les Allemands se retiraient et brûlaient partout aux alentours, les habitants ont dit et écrit que si les Allemands ne venaient pas jusqu'au village, le jour du Sacré Cœur, il y aurait une grande messe à Vincent. Il y avait de nombreuses signatures sur ce document ! Les Allemands ne sont pas venus mais un pont a quand même sauté, le Pont Rouge. C'est un habitant qui avait fait ça pour que les Allemands ne viennent pas. On est resté longtemps sans rien après.



Maintenant, nous sommes quelques-unes à nous occuper de l'église pour qu'elle soit propre quand il y a un office : on est organisé à quinze, par groupe de trois, toutes les trois semaines pour balayer tout au long de l'année. L'été on met des fleurs. Mais il y a de moins en moins de messes... Ils ont pris l'idée de tout faire à Arlay.

Avant, dans le pays, il y avait une vie familiale. S'il y avait un enterrement, tout le monde venait. A la messe aussi, tous les dimanches ! On comptait ceux qui n'y allaient pas, maintenant c'est l'inverse.

Témoignage de Michel et Claudette Vuilloz  
Vincent-Froideville,  
17 février 2023